

FEUILLETON DE L'APÔTRE

LA GRANDE AMIE

Par PIERRE L'ERMITE

No 4

CHAPITRE X

Alberte revint le lendemain au Val d'Alpi et y resta quelques jours, errant comme une âme en peine au milieu des grandes pièces de leur habitation, meublées à la hâte par un tapissier de Paris. Rien ne lui parle dans cette demeure jadis seigneuriale; et quand elle passe au milieu des murs sans souvenirs et des vases sans bouquets, on dirait l'Ennui se promenant au sein de la Banalité. Un jour, à l'époque de l'installation, les ouvriers, afin de dégager leur responsabilité, lui avaient demandé un conseil pour la décoration des salons; elle les reçut d'une façon telle qu'ils comprirent aussitôt, et s'adressèrent désormais à M. Nathan.

Aussi Alberte, s'énervant de plus en plus dans le milieu où elle ne connaît personne, ne tarda pas à repartir de nouveau pour Paris avec sa femme de chambre, sous le prétexte de courses plus ou moins nécessaires, et spécialement afin de changer ses accessoires de bicyclette et d'automobile.

Alberte, est, en effet, une fervente de sport, et dans les circonstances actuelles, fort heureusement pour ceux qui l'entourent. La surveillance de ses machines — et Alberte est presque aux petits soins pour elles — lui prend une heure tous les jours, et c'est autant de gagné, dans cette existence vaine, inutile, où les heures lentement succèdent aux heures dans l'ennui de tout.

La ruine de sa vie est, pour cette jeune fille, l'impossibilité de manifester un désir sans le voir *immédiatement* comblé; nature ardente, mais d'une ardeur qui provient plutôt du tempérament que du cœur; élevée dans un lycée de jeunes filles où les meilleurs professeurs n'osent témoigner de leur foi pour conserver la clientèle incrédule; où les plus mauvais se gardent de heurter la morale d'une façon trop évidente pour ne pas choquer les familles vaguement chrétiennes, Alberte flotte comme une épave au travers de toutes les convictions, avec l'orgueil d'un scepticisme qui voudrait ne pas être douloureux.

Pourtant, à certaines heures de sincérité avec elle-même, la jeune fille se révolte en se voyant

à vingt-deux ans, sans désirs, sans aspirations, presque sans espérances, écœurée de tout avant d'avoir goûté à rien!... Parfois elle s'est surprise à pleurer d'ennui et de colère sans cause apparente, prise subitement, au milieu de son luxe, d'une envahissante lassitude...

C'est même beaucoup pour éviter ces sensations de vide qu'elle vient à Paris et cherche à s'y griser de son mouvement et de sa fièvre. Alors elle court d'amie en amie, de salon en salon, de thé en thé, de fête en fête, de théâtre en théâtre, de bal en bal; et partout, à ses oreilles exaspérées, se chante l'éternel refrain de son bonheur.

— Ah! ma chère, comme vous devez être heureuse!... Vous possédez tous les plaisirs à la fois: vous êtes libre comme l'oiseau... vous habitez une campagne superbe à proximité de Paris... vous êtes l'impératrice là-bas et la reine ici! Vous n'aurez qu'à jeter le mouchoir, et tous les jeunes gens intelligents se précipiteront pour le ramasser!...

Et il fallait qu'elle en convînt!... Comment le nier, d'ailleurs, avec bonne grâce?... Il y a dans le monde une sorte de respect humain à paraître malheureux, en dehors des causes classiques; et la plus élémentaire politesse exige qu'on n'importune pas les indifférents avec des confidences douloureuses auxquelles ils ne compatiront pas... au contraire!

Et Alberte, en vraie mondaine, sacrifie à ce sentiment: "Oui!... c'est entendu, elle est gâtée entre toutes les gâtées... rien ne manque à son bonheur... absolument rien!... beauté... toilettes... chevaux superbes... relations de famille... sports... voir même l'envie des jeunes bourgeoises de Chauny, de la Fère et de Saint Quentin, qui rêvent déjà de ses chapeaux et des garden-party probables... Oui, elle a toutes les apparences du bonheur humain, il n'y manque que la réalité!..."

Et quand Alberte sort des salons étriés et étouffants, quand elle, la jeune fille autoritaire, indomptable, s'est pliée, sans trop savoir pourquoi, à l'énergente comédie mondaine, et qu'elle se retrouve en bas, dans la rue, toute fatiguée, toute révoltée